Grands notables et fondations monastiques familiales (Liban, XVII^e-XIX^e siècles)

Great Notables and Family Monastic Foundations (Lebanon, 17th-19th centuries)

Grandes fundaciones notables y monásticas familiares (Líbano, siglos XVII-XIX)

Sabine Mohasseb Saliba

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/assr/38578>

DOI : 10.4000/assr.38578

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2018

Pagination : 285-312

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Sabine Mohasseb Saliba, « Grands notables et fondations monastiques familiales (Liban, XVII^e-XIX^e siècles) », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 181 | janvier-mars 2018, mis en ligne le 01 mars 2020, consulté le 08 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/assr/38578> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.38578>

Sabine Mohasseb Saliba

Grands notables et fondations monastiques familiales (Liban, XVII^e-XIX^e siècles)

Parce qu'elles représentent un phénomène religieux, social, économique, culturel et politique de grande envergure, mais aussi parce qu'elles sont un lieu de contact et d'interaction entre le monde civil et le monde religieux, les fondations pieuses, monastiques entre autres, suscitent de nombreuses recherches. Cet article porte sur un type de monastères qui permet tout particulièrement de saisir ces liens puisqu'il concerne des monastères familiaux, c'est-à-dire, communément, des monastères fondés par des particuliers dont les familles en ont par la suite et longtemps durant, assuré la gérance, directement ou indirectement¹.

Très ancien dans l'histoire du monachisme, s'étant développé en Orient comme en Occident (Deroche, 1996 : 291-294 ; Scapov, 1996 : 37-39 ; Florja, 1996 : 419-433 ; Eddé, Micheau et Picard, 1997 : 122-123 ; Davril et Palazzo, 2000 : 251-258), ce genre de monastère a connu un grand essor chez les maronites de la montagne libanaise à l'époque ottomane, au cours des XVII^e-XIX^e siècles plus précisément. C'est en réalité dans les régions centrales de la montagne, le Kesrouan surtout et le Matn, que plusieurs monastères familiaux furent fondés à cette époque, (cf. carte 1 : Les trois régions historiques de la montagne libanaise ; carte 2 : Les régions administratives septentrionales et centrales de la montagne). Il s'agissait là de monastères traditionnels, c'est-à-dire autonomes les uns par rapport aux autres, comme tous les monastères traditionnels orientaux.

L'expansion et l'essor de ces monastères dans le Kesrouan devaient accompagner l'installation massive des maronites dans cette région par suite du grand mouvement migratoire qui les a conduits du nord de la montagne, où ils résidaient jusque-là, vers ses régions centrales puis méridionales. Ce mouvement dû, entre autres, au dynamisme démographique de la communauté ainsi qu'à des motifs sécuritaires, fut largement favorisé par les gouverneurs successifs de la région : les émirs sunnites turkmènes de la famille Assaf, au XVI^e siècle,

1. Cet article est dédié à Emma Aubin-Boltanski et à Bernard Heyberger.

ainsi que leurs conseillers maronites, les cheikhs² Hobeiche ; puis, à partir du xvii^e siècle, les cheikhs maronites Khazen, qui dépendaient eux-mêmes des émirs des druzes, les Maan et leurs successeurs les Chéhab (Chevallier, 1971 : 12-13 ; Chidiaq, 1970 : 61-82 ; Hattouni, 1997 : 46-171)³.

Carte 1 : les trois régions historiques de la montagne libanaise, © Michael Davie, 2008, d'après la planche vi in D. Chevallier, 1971, *La société du Mont Liban à l'époque de la révolution industrielle en Europe*, Paris, Librairie orientaliste Paul Geuthner, carte établie par l'EPHE.

Carte 2 : régions administratives septentrionales et centrales de la montagne, © Michael Davie, 2008, d'après la planche vii in D. Chevallier, 1971, *La société du Mont Liban à l'époque de la révolution industrielle en Europe*, Paris, Librairie orientaliste Paul Geuthner, carte établie par l'EPHE.

En réalité, avec son entrée dans ce qu'on appelle « le gouvernement des druzes » et son intégration aux desseins économiques des émirs (extension de la sériciculture pour l'exportation de la soie vers l'Europe comme vers d'autres régions de l'Empire ottoman), le Kesrouan verra le nombre de ses habitants maronites se développer considérablement, jusqu'à occuper une place prédominante au début du xviii^e (Charaf, 1996 : 248-257, 296-339 ; Van Leeuwen, 1992 : 76-77). Il deviendra d'ailleurs à cette époque le nouveau centre de gravité de l'Église et de la communauté maronite : c'est ici, dans ces monastères familiaux, fondés par des familles de petits ou moyens propriétaires, ou par les deux familles de grands notables maronites, les Khazen et les Hobeiche, que se situent la plupart des sièges épiscopaux et que résident la plupart des évêques maronites d'alors. Ils sont d'ailleurs eux-mêmes souvent issus de familles fondatrices de monastères. C'est ici également, dans certains de ces monastères, que résident de plus en plus les patriarches maronites de cette époque, ce qui allait

2. Titre arabe attribué aux notables et notamment aux fermiers de l'impôt.

3. Ces émirs qui administraient à l'origine le sud de la montagne libanaise, avaient étendu leur autorité, à partir du début du xvii^e siècle, vers ses régions centrales puis septentrionales.

conduire l'Église maronite à devoir choisir un siège patriarcal fixe dans cette même région, en remplacement du monastère de Saydet Qannoubine⁴, situé dans le nord de la montagne libanaise (Mohasseb Saliba, 2008 : 313-355).

Carte 3 : les monastères maronites familiaux et doubles des XVII^e-XIX^e siècles, © Michael Davie, 2008.

L'existence de ces lieux de prière, qui furent également de grands centres d'enseignement, de copie de manuscrits et de production agricole, était toutefois problématique car la plupart d'entre eux étaient en même temps des monastères doubles (abritant à la fois des moines et des moniales; carte 3 : Les monastères maronites familiaux et doubles des XVII^e-XIX^e siècles), un type de monastères vivement combattu par la réforme catholique tridentine de l'Église maronite. S'inscrivant dans une tradition maronite ancienne, comme d'ailleurs dans une tradition monastique ancienne, ces monastères allaient donc à contre-courant de cette réforme qui avait débuté au XVI^e siècle. Et s'ils ont perduré jusqu'au lendemain du concile de 1818 (lorsque chacun d'eux fut attribué à l'une ou l'autre communauté religieuse) malgré les multiples interdictions portées à leur égard, c'est bien à cause de leur ancrage dans le tissu rural de la montagne,

4. Notre-Dame, lieudit de Qannoubine.

plus précisément en raison de leur caractère familial (prêtres et évêques issus de ces familles dirigeaient ces monastères qui, de plus, accueillaien leurs jeunes hommes et leurs jeunes filles qui avaient intégré la vie monastique), de la complémentarité économique existant entre les moines et les moniales (autour de l'élevage des vers à soie notamment), de la sécurité des moniales qui, pendant longtemps, ne se rencontraient que dans les monastères doubles, mais aussi du fait que la hiérarchie épiscopale maronite admettait ce type de monastères (la coutume de se faire servir par des religieuses étant ancienne chez les évêques maronites). Il faut dire encore que jusqu'à la fin du XIX^e siècle, les monastères maronites féminins relevant d'ordres religieux selon un modèle occidental, apparus dans le cadre de la réforme catholique, furent relativement rares. C'est ainsi qu'un grand nombre de jeunes filles maronites candidates à la vie monastique ont continué à intégrer des monastères familiaux doubles et qu'à la veille du concile de 1818, les effectifs féminins de ces monastères étaient les plus nombreux, ce qui a aussi facilité la tâche de leur réforme, au même titre que l'expansion des monastères masculins relevant des premiers ordres religieux maronites, apparus entre la fin du XVII^e siècle et le début du XVIII^e (Mohasseb Saliba, 2008 : 47-154, 205-278, 293-312 ; 2010 et 2012)⁵.

L'ancrage de l'institution au sein des monastères maronites traditionnels explique de même sa persistance au sein des trois seuls monastères féminins relevant de l'ordre des moines de Saint-Isaïe, le deuxième ordre religieux maronite, fondé en 1700 (Mohasseb Saliba, 2013-2017 et 2015 : 415-419)⁶, de même qu'au sein de l'ordre religieux féminin du Sacré-Cœur fondé en 1750 par la jeune fille maronite Hindiyya au monastère de Saydet Bkerké (Heyberger, 2001 : 316 ; Gemayel, 2014 : 44-67). On le voit, l'histoire de ces monastères ne peut être envisagée sous le signe d'une nette démarcation entre monastères traditionnels et monastères réformés, caractéristique de l'approche de l'historiographie libanaise traditionnelle relative aux nombreux monastères maronites de la montagne. Des similitudes et des interactions peuvent apparaître dès lors que l'on observe « au ras du sol » les itinéraires de certains d'entre eux. Fondé par le cheikh Tarabay Hobeiche en 1666, Mar Elias Ghazir⁷ fut ainsi un monastère longtemps « entre deux » : à la fois familial, double et relevant d'un ordre religieux (Mohasseb Saliba, 2013-2017). L'histoire des monastères familiaux traditionnels édifiés par les différents cheikhs de la famille Khazen dans le Kesrouan, dont il s'agit ici, témoigne aussi de ces interactions possibles entre tradition et réforme, autant qu'elle témoigne d'une certaine évolution du monachisme maronite féminin.

5. L'Ordre libanais maronite comptait, jusqu'à la fin du XIX^e siècle, 39 monastères masculins et 5 monastères féminins, tandis que l'Ordre maronite Alépin (ou ordre maronite Mariamite) comptait à cette même époque 12 monastères masculins (Blaybel, 1924-1925 ; Fahd, 1964-1974). Ces deux ordres étaient issus de l'Ordre libanais de Saint-Antoine, premier ordre religieux maronite fondé, scindé en deux en 1768.

6. Cet ordre religieux comptait à cette même époque 15 monastères masculins (Baabdati, 1999).

7. Saint-Élie, village de Ghazir.

Des monastères doubles aux monastères féminins-doubles : la contribution des cheikhs Khazen

Carte 4 : les monastères maronites familiaux des cheikhs Khazen,
© Rita Zaarour, 2017, Université Saint-Joseph, Beyrouth, Liban.

Les cheikhs Khazen fondent sept monastères familiaux (carte 4 : Les monastères familiaux des cheikhs Khazen) : Saydet Ayn Chqeyq, fondé après 1706 ; Mar Elias Ballouné, 1726 ; Mar Antonios Boqaata, avant 1736 ; Saydet el Bzaz, avant 1759 ; Saydet Baqlouche, 1784 ; Mar Moussa Ballouné, 1785 et Saydet el Bchra, 1831. Ce sont dans leur majorité des monastères doubles, à l'exception de Saydet Ayn Chqeyq, monastère masculin, et Saydet el Bchra, monastère féminin. Toutefois, si Mar Antonios Boqaata, Mar Elias Ballouné et Mar Mousa Ballouné sont destinés aux moines et aux moniales, à l'instar des monastères doubles fondés par plusieurs familles de petits ou moyens propriétaires, conçus comme doubles dès leur origine, c'est-à-dire destinés aux hommes autant qu'aux femmes (Mohasseb Saliba, 2008 : 61-63), Saydet Baqlouche et Saydet el Bzaz sont destinés à l'origine aux moniales surtout, et abritent principalement ces dernières⁸ : Saydet el Bzaz était d'ailleurs d'abord destiné aux deux

8. Archives du patriarcat maronite, Bkerké, Liban (APMB), Dossier des *waqfs* des cheikhs Khazen, Monastère de Saydet Baqlouche, copie du testament du cheikh Milane Khazen, s.d ; APMB, 3^e tiroir du patriarche Youhanna Hélou, doc. A 3 bis, visite des monastères, 15 nov. 1809, f. 20 ; Archives de la Congrégation des Missionnaires libanais, Jounié, Liban (ACML),

filles du fondateur, qui allaient embrasser (et sans doute choisi d'embrasser) la vie monastique, tandis que Saydet Baqlouche devait abriter l'épouse et la sœur du fondateur. Il s'agit donc là de monastères qu'on pourrait qualifier de féminins-doubles, d'autant qu'à Saydet el Bzaz, la première supérieure, Mariam Khazen, la fille du fondateur, participait à la gestion des biens fonciers du couvent, en y effectuant plusieurs achats de terrains, et ce, à la différence de la supérieure d'un monastère double fondé par un petit propriétaire, qui ne gère généralement pas elle-même les biens du monastère⁹.

En destinant ces monastères aux moniales, les Khazen contribuent à la promotion de monastères maronites exclusivement féminins comme l'ont fait avant eux l'évêque Youssef Aqouri et le cheikh Youssef Hobeiche, fondateurs respectifs de Mar Youhanna Hrache (1643) et de Mar Gergès Alma (1718). Youssef Hobeiche avait d'ailleurs encouragé son neveu Aad Khazen à fonder Saydet el Bzaz, comme il avait auparavant encouragé son beau-frère Nemr Khazen à fonder Mar Elias Ballouné (Khazen Ch., 1958 : 472-473 ; Hobeiche, 1978 : 45). Ces établissements monastiques suivaient également, dans le temps, la fondation de la branche féminine de l'Ordre libanais de Saint-Antoine au monastère de Mar Elias Ras en 1736, celle du couvent féminin de la Visitation dans le village d'Ayntoura par les jésuites avec l'aide du cheikh Mousa Khazen et de sa fille aînée Rosa, « disciple des jésuites depuis son enfance » (Heyberger, 2001 : 79-80), et encore celle de l'ordre féminin du Sacré-Cœur¹⁰.

La fondation du couvent de la Visitation dans le village même où les jésuites avaient leur propre séminaire témoigne des liens entre les diverses branches de la famille et les missionnaires religieux occidentaux, qu'ils avaient d'ailleurs invités à venir s'établir au Kesrouan. Le séminaire d'Ayntoura avait été édifié sur un terrain offert aux jésuites par Abou Nawfal Khazen qui devait à son tour bénéficier de leur appui pour l'obtention de la charge de consul de France à Beyrouth (Ristelhueber, 1918 : 83-85 ; Mohasseb Saliba, 2005-2006 : 256).

Ces liens ont dû être déterminants dans l'attitude des cheikhs face à la réforme, une attitude qui reste cependant liée aussi à leur fonction originelle au sein de leur communauté : celle de gouverneurs, de chefs militaires et de fermiers de l'impôt. Car c'est pour cette raison également qu'ils destinent

manuscrit n° 18, *Târîkh waqf Sayyidat al-Bzâz*, f. 19 ; Archives de la *Sacra Congregatio de Propaganda Fide* (ASCPF), Rome, S.C. Maroniti, vol. 1, f. 430v, acte des moniales de Saydet el Bzaz, 17 juillet 1779 ; Goudard, 1993, 124-125 ; Hattouni, 1997 : 167 ; Khazen, 1902 : 118-119 ; Chahwane 2009 : 93-94. J'adresse mes vifs remerciements aux responsables des dépôts d'archives que j'ai consultées. À Sami Salamé, des Archives du patriarcat maronite ; au père Jean-Marie Mir, des Archives de la Congrégation des Missionnaires Libanais ; à Giovanni Fosci, des Archives de la Sacrée Congrégation de la Propagande ; à Mère Marie-Angélique Daoud et à Soeur Anne-Bénigne Rajeh, du monastère de Saydet el Bchara, ainsi qu'au comité familial de gérance du couvent et à Maître Arlette Khazen.

9. ACML, manuscrit n° 18, f. 20-26 ; Chahwane 2009 : 95.

10. Ces monastères, de même que celui de Bkerké, sont tous situés dans le Kesrouan (cf. fig. 5, Villages et lieux-dits du Kesrouan).

Carte 5 : villages et lieudits du Kesrouan, © Rita Zaarour, 2017,
Université Saint-Joseph, Beyrouth, Liban.

certains de leurs monastères aux moniales (et d'abord à leurs femmes ou leurs filles), qu'ils tardent à fonder des monastères familiaux, et qu'enfin leurs deux premiers monastères, à l'instar de Mar Elias Ghazir, l'un des deux monastères familiaux fondés par les cheikhs Hobeiche, seront indirectement gérés par eux.

La participation des Khazen à la réforme s'accompagne de même de la dotation des moniales de leurs couvents d'une Règle, à l'instar des moniales des couvents relevant d'ordres religieux mais aussi de celles d'autres monastères doubles traditionnels, dotées de la Règle des moniales de Saint-Antoine au cours du XVIII^e siècle par les autorités ecclésiastiques maronites, dans l'objectif, entre autres, de faire appliquer le principe de la clôture¹¹. Les moniales de Saydet Baqlouche furent dotées de la Règle de Saint-Antoine, tandis que celles de Saydet le Bzaz suivaient la Règle du Sacré-Cœur, avant de suivre celle de Saint-Antoine après l'annulation de l'Ordre du Sacré-Cœur (Heyberger, 2001 : 185, 187-188, 194-195 ; Van Leeuwen, 1992 : 135 ; Gemayel, 2014 : 280). Quant aux moniales de Saydet el Bchara, elles suivaient la Règle ainsi que

11. Cette Règle fut élaborée à l'origine entre les années 1725 et 1727 par l'évêque Abdallah Qaraali pour les moniales de Mar Youhanna Hrache (Açaf, 2008). Sur la question de la clôture des moniales voir *Les religieuses dans le cloître et dans le monde*, 1994.

les Constitutions de la Visitation (Règle de Saint-François de Sales), à l'instar des moniales de la Visitation d'Ayntoura (Hattouni, 1997 : 222)¹². Ce sont d'ailleurs deux moniales de la Visitation, qui initièrent celles de Saydet el Bchara à la Règle (Chahwane, 2009 : 114-115).

Géographie familiale, géographie monastique

À l'origine, ces sept fondations monastiques sont d'abord en lien avec l'importance de la démographie masculine de la famille, puisque leurs fondateurs appartiennent à quatre branches qui font partie elles-mêmes des sept branches issues d'Abou Nawfal Khazen (document 6 : arbre généalogique de la famille Khazen, voir en annexe)¹³. Comme l'écrit cheikh Chaybane Khazen au XIX^e siècle, Abou Nawfal, c'est celui « par lequel les Khazen deviendront nombreux » (Khazen Ch., 1958 : 438). Fils unique d'Abou Nader, celui auquel furent confiés la direction et l'affermage de l'impôt du Kesrouan par l'émir Fakhreddine Maan II, en 1617, Abou Nawfal fut en effet le père de dix garçons, parmi lesquels deux décèdent en bas âge (Nawfal et Asad) et un troisième (Khazen) dans son jeune âge (Khazen Ch., 1958 : 438-440).

Dans son article « Parenté et propriété foncière », Robert Cresswell lie l'importance du taux de masculinité chez des familles de paysans d'un village du nord de la montagne libanaise à la prospérité et la puissance économique et politique de ces dernières, les garçons formant autant de « bras pour travailler la terre » (Cresswell, 1970 : 49-50, 59-61, 65-67). Chez les Khazen, ce fort taux de masculinité, que l'on retrouve encore par la suite dans plusieurs branches et sous-branches, et qui fut dans nombre de cas le résultat de remariages, a certainement fait la prospérité du lignage Abou Nawfal : sur un plan démographique d'abord, puisque sept parmi ses fils vont perpétuer son lignage, on l'a vu ; sur un plan économique et politique ensuite, puisqu'il a permis la conservation et l'augmentation des biens fonciers de la famille comme il a permis à ses fils et à leurs descendants, établis dans plusieurs villages de la région – villages situés à des altitudes différentes –, d'administrer « de plus près » cette dernière ; sur un plan militaire enfin, puisque les Khazen étaient aussi des chefs de guerres, qui travaillaient pour le compte de gouverneurs plus haut placés qu'eux dans la hiérarchie politique ottomane, les émirs Maan puis les Chéhab, et devaient ainsi répondre aux appels de ces derniers en cas de conflits¹⁴.

Abou Nawfal résidait à Ajaltoun, le village où sa famille s'était établie depuis la fin du XVI^e siècle, à l'époque où son grand-père Ibrahim était le

12. Entretien avec Sœur Anne-Bénigne Rajeh, juin 2017. Ces Règles et Constitutions sont publiées dans Gemayel, 2009 : 97-424.

13. Il s'agit d'une reproduction de l'arbre dressé par Richard Van Leeuwen (Van Leeuwen, 1992 : 251-255), à qui j'adresse mes vifs remerciements.

14. Ce fort taux de masculinité fut cependant aussi à l'origine de dissensions interfamiliales et, à partir d'un certain moment, de morcellements de leurs propriétés (Ristelhueber, 1918 : 147-172 ; Khazen Ch., 1958 : 429-443, 472-473 ; Van Leeuwen, 1992 : 79-80).

conseiller de l'émir Fakhreddine II¹⁵. Il avait pris en mains la direction du Kesrouan en 1647, au décès de son père. Et en 1671, un décret du sultan ottoman l'avait institué avec ses descendants, administrateurs et fermiers de l'impôt de la région. C'est ainsi qu'à son décès en 1679, le gouvernement et l'affermage du Kesrouan étaient revenus à l'ensemble de ses fils. Quant à ses biens, c'est de son vivant qu'il les avait partagés entre ses fils, privilégiant toutefois son fils aîné Abi Qansaw (auquel il avait de même « légué » sa fonction de consul de France de Beyrouth), ainsi que son cadet Abi Nassif, leur donnant à chacun un tiers, avant de distribuer le reste entre ses autres fils. En conséquence de ce partage, les sept branches de la famille s'étaient dispersées à travers l'ensemble du Kesrouan. Les *awlâd* (enfants) Abi Qansaw résidaient à Ghosta, et plus tard également dans le village voisin de Daroun, ainsi qu'à Sahel Alma et à Haret Sakhr, tandis que les *awlâd* Abi Nassif, de même que les Khater Abi Nader et ceux appelés communément les *awlâd* Abi Nawfal (il s'agit en réalité, dans ce dernier cas, de trois branches issues des trois derniers fils d'Abi Nawfal), habitaient le village de Ajaltoun et ses environs : Ballouné et Shaylé. Descendants de son cinquième fils, les *awlâd* Tarabay résidaient pour leur part dans le village de Zouk Mikhayel (Van Leeuwen, 1992 : 77-78 ; Khazen Ch., 1958 : 408, 440-443, 479, 538 ; Khazen F.Q., 1958 : 322-323 ; Hattouni, 1997 : 86 ; Ristelhueber, 1918, 128-146 ; Tohmé, 1984 : 86, 89)¹⁶.

Ce sont des membres issus des lignées Abi Qansaw, Abi Nassif, Tarabay et Abi Kanaan, qui se distinguent par la fondation de monastères. Mais ceux issus des deux premières fondent la grande majorité de ces institutions. À cet égard, on peut remarquer que certains fondateurs sont les fils, les neveux ou les petits-fils d'autres fondateurs. Aad, qui a fondé le monastère de Saydet el Bzaz est ainsi le fils de Sakhr, l'un des deux fondateurs de Saydet Ayn Chqeyq, tandis que Abdel Salam, fondateur de Mar Moussa Ballouné est le neveu de Nemr, qui a fondé Mar Elias Ballouné (document 6). Sans oublier Santa Khazen, l'une des deux fondatrices de Saydet el Bchara (1831), qui est la petite-nièce de Rosa Khazen, première supérieure du couvent de la Visitation d'Ayntoura (1744) ainsi que la nièce de Yousfiyyé Khazen, qui dirigea la Visitation entre les années 1792 et 1815 (Van Leeuwen, 1992 : 254 ; Khazen 1990 : 77-79 ; Chahwane, 2009 : 156). Le village de Zouk Mikhayel, celui où était situé Saydet el Bchara, était d'ailleurs voisin de celui d'Ayntoura.

C'est au début du XVIII^e siècle que les fondations monastiques familiales des Khazen commencent à apparaître, après celles des petits ou moyens propriétaires, édifiées pour leur part à partir de la seconde moitié du XVI^e siècle.

15. De la lecture du récit généalogique de Chaybane, on comprend que l'établissement de la famille dans le Kesrouan au XVI^e siècle (en provenance d'un village du nord de la montagne libanaise) fut lié à la conquête de la région par les Maan et aux services que les Khazen leur avaient rendus (Khazen Ch., 1958 : 334-355, 436 ; Hattouni, 1997 : 61-67 ; Van Leeuwen, 1992, 76-77 ; Abu Husayn, 1985 : 50, 80).

16. Voir aussi carte 5 et document 6.

Les cheikhs ne sont toutefois pas étrangers aux établissements monastiques qui se multiplient dans le Kesrouan, puisque depuis le XVII^e siècle, ils encouragent ceux des petits propriétaires, à l'instar des cheikhs Hobeiche, en leur cédant des terrains par voie de donation ou de vente. Ils favorisent de même l'installation dans la région des missionnaires religieux occidentaux (capucins, jésuites, franciscains) et plus tard encore, celle des premiers ordres religieux orientaux (Mohasseb Saliba, 2005-2006 : 256). C'est sans compter leurs fondations d'églises, privées ou paroissiales (Chahwane, 2009 : 51-74). Ces églises sont souvent dédiées à la Vierge à l'instar de la plupart de leurs monastères, ce qui rappelle l'importance des lieux de culte dédiés à la Vierge au Liban. Le culte de la Vierge est partagé par les chrétiens et les musulmans et s'est développé sous l'effet de l'Église catholique, avec la diffusion du Rosaire et l'importation d'images de la Vierge d'Italie (Heyberger, 1994 : 61-62, 363, 449, 457, 530-531, 559 ; Aubin-Boltanski, 2010 ; Farra Haddad, 2010).

La répartition géographique de ces monastères, qui sont de moyenne ou de petite dimension, renvoie d'abord à celle des différentes branches et sous-branches de la famille à travers l'ensemble du Kesrouan. Saydet el Bzaz est ainsi situé à Haret Sakhr, « le quartier de Sakhr », un lieudit de la côte du Kesrouan, qui porte le nom du père du fondateur, Sakhr : c'est là que ce dernier avait élu domicile à son départ du village de Ghosta. Elle reflète de même dans une certaine mesure celle de l'ensemble des monastères maronites du Kesrouan, situés pour la plupart dans les régions de moyenne altitude. Car à l'origine, le peuplement maronite de la région concernait surtout ces villages de moyenne altitude et dans une moindre mesure de basse altitude (Douayhi, 1951 : 236 ; Hattouni, 1997 : 30 ; Khalifé, 2004 : 154-157). Ainsi, parmi les monastères familiaux des cheikhs, trois sont situés en moyenne altitude, deux sur la côte et deux en haute altitude. Ces derniers témoignent en réalité de la progression importante de ce peuplement sur la côte, habitée à l'origine surtout par des sunnites, ainsi que dans les villages de haute altitude, initialement habités par des chiïtes (Zgheib : 15-30) (cartes 4 et 5).

Entre piété, perpétuation de la lignée familiale et transmission des biens : les origines des fondations monastiques familiales des Khazen

À l'instar de nombre de fondations monastiques, ces fondations sont, entre autres, la manifestation de la piété de leurs fondateurs. Hosn et Sakhr Khazen indiquent dans un acte qu'ils ont établi en *waqf* un terrain situé à Ayn Chqeyq, afin de faire bâtir un monastère dédié à la Vierge pour le salut de l'âme de leurs parents, Abi Qansaw et son épouse Mariam, et en hommage à eux¹⁷. Quant

17. APMB, Tirot patriarche Stéfan Douayhi, n° 30, copie de l'acte des cheikhs Hosn et Sakhr, 1^{er} oct. 1706. Le terme *waqf*, qui signifie littéralement « immobiliser », désigne l'acte juridique par lequel un individu constitue une fondation pieuse à partir d'une propriété, en octroyant à titre

à Aad Khazen, il avait fondé le monastère de Saydet el Bzaz (Notre-Dame des Mamelles) à l'emplacement d'un lieu de pèlerinage puis d'une église dédiée à la Vierge de la fécondité, et sans doute encore auparavant, à une déesse de la fécondité¹⁸. La ferveur religieuse apparaît aussi à travers les pèlerinages en Terre sainte effectués par les fondateurs respectifs de Mar Elias Ballouné et de Saydet Baqlouche: Nemr et Milane. Ce dernier portait d'ailleurs le titre de *hâj* (qui désigne celui qui a accompli ce pèlerinage) et précisait dans son testament que chaque mercredi devait être célébrée une messe pour le repos de son âme par un prêtre du monastère¹⁹.

En établissant ces institutions religieuses familiales mais aussi charitables, comme on le verra, ces fondateurs devaient de même chercher à associer leurs noms à ces fondations qui, à leur tour, allaient préserver et honorer leur mémoire tout en leur procurant une certaine visibilité. Mar Antonios Boqaata est une fondation épiscopale, celle de Toubia Khazen, qui devait ainsi marquer de son empreinte le paysage monastique de la région. Ce monastère devait servir de résidence épiscopale à l'évêque qui d'ailleurs s'était entouré de moines et de moniales, perpétuant une ancienne tradition maronite. C'est aussi dans ce monastère qu'à l'issue de son élection comme patriarche en 1756, il avait réuni un synode. Et pourtant, il résidait peu à Mar Antonios: c'est à Mar Rouhana Beqayaa (monastère fondé par deux frères de la famille Zouein), où il avait l'habitude de résider du temps où il était prêtre, et qui avait l'avantage de lui offrir un climat moins rigoureux, qu'il habitait le plus souvent (Chahwane, 2009: 106-108, 145-146; Khazen Ch., 1958: 528) (carte 3).

Toubia fut en réalité le deuxième membre de la famille à accéder au siège patriarcal, à la suite de son cousin Youssef Dargham, qui avait embrassé la vie monastique au décès de son épouse, et qui n'était autre que le père de Milane, comme le rappelle l'inscription épigraphique commémorative de la fondation de Saydet Baqlouche, encadrée au-dessus du linteau de la porte d'entrée de l'église du monastère.

La question de la perpétuation de la lignée familiale fut tout aussi importante dans l'histoire des origines de ces fondations, car trois d'entre elles furent établies par des individus qui n'ont pas laissé d'héritiers directs, et inversement, l'une fut établie dans l'espoir d'avoir un fils: celle de Nemr (quatrième fils d'Abi Nassif), qui a fondé Mar Elias Ballouné à son retour de pèlerinage en Terre sainte. «Nemr a laissé un fils unique prénommé Elias, en référence au couvent de Mar Elias que son père avait fait édifier à son retour de pèlerinage en Terre sainte», écrit Chaybane qui n'est autre que le fils d'Elias lui-même. Ce dernier naquit en effet après la fondation du monastère par son père qui était âgé alors de 52 ans. Et au décès de ce dernier, qui eut lieu au monastère, il était

perpétuel les revenus de cette dernière à une institution religieuse ou charitable, à des membres de sa famille, ou aux deux catégories à la fois (Deguilhem, 1995: 45).

18. Goudard, 1993: 124-125; Chahwane, 2009: 91-93.

19. APMB, Dossier des *waqfs* des cheikhs Khazen, copie du testament du cheikh Milane Khazen, s.d.

âgé de 5-6 ans (Khazen Ch., 1958 : 472-474). On fonde ainsi un monastère pour avoir un fils ou bien parce que l'on n'en a pas (ou plus) : c'est le cas de Milane lui-même, de Santa et de Abdel Salam.

Milane était fils unique. Il s'était marié mais n'avait pas eu d'enfants et plus précisément pas de fils (Hattouni, 1997 : 167). Son souhait de fonder un monastère dédié à la Vierge au lieudit de Baqlouche, en contrebas du village de Ghosta, en affectant à son profit l'ensemble de ses biens fonciers, devait aussi provenir de son désir de protéger d'abord son épouse et sa sœur qui, selon son testament, allaient habiter le monastère et bénéficier d'une pension. Il devait ainsi éviter les réclamations éventuelles de ses cousins qui avaient droit à une partie de son héritage (Aouad, 1998 : 225-228). Cherchait-il également à éviter les réclamations des gouverneurs, qui pouvaient prélever²⁰ des droits sur l'héritage des individus qui décèdent sans héritiers mâles directs ? C'est ce qui arriva à Santa et Badwaniyya, respectivement l'épouse et la sœur du cheikh Bchara Jaffal Khazen, les fondatrices de Saydet el Bchara, un couvent situé non loin de la côte.

Santa et son époux Bchara avaient eu un fils et une fille morts en bas âge. Bchara était par ailleurs fils unique, et son cousin germain paternel – qui était le père de son épouse –, de même que le fils de ce dernier, étaient aussi décédés : le premier dans son jeune âge et le second en bas âge. Aussi, comme il avait eu des relations conflictuelles avec l'émir Qasem, le frère de l'émir Bachir Chéhab, ce dernier tenta à son décès de confisquer ses biens, au motif que le cheikh n'avait pas d'héritiers directs. Santa et sa belle-sœur Badwaniyya ainsi que leur cousin éloigné, le curé Youssef Raji Khazen (petit-fils de Younès fils de Sleymane) entrèrent alors en pourparlers avec l'émir qui finalement consentit à ce qu'il lui soit versé une certaine somme d'argent de l'héritage du cheikh. Puis, afin de se protéger et de protéger leurs biens, mais aussi par ferveur religieuse – le registre du couvent indique que par suite du décès de ses enfants, Santa mena une vie ascétique –, les deux femmes décidèrent de transformer leur demeure en couvent féminin en le dotant de l'ensemble de leurs biens fonciers²¹. Elles le dédièrent à Saydet el Bchara (la Vierge de l'Annonciation), en souvenir de leur époux et frère Bchara. Santa prit par ailleurs le prénom de Ziara, qui signifie « visitation », lorsqu'elle embrassa la vie monastique.

Émanant d'un souci urgent de parer à un danger, la fondation de Saydet el Bchara devait protéger l'épouse et la sœur de ce cheikh décédé sans enfants,

20. Ces prélèvements émanent-ils de la loi musulmane comme l'affirme Miriam Frenkel (Frenkel, 2016), des règlements ottomans, comme l'indique Richard Van Leeuwen (Van Leeuwen, 1992 : 82), ou encore d'exactions, comme le pense Souad Slim ? Signalons à cet égard l'existence d'un accord établi en 1825 entre des cheikhs druzes et les habitants chrétiens d'un village de la montagne, signé par l'émir Bachir Chéhab, qui interdit la pratique de la mainmise des cheikhs sur les biens des individus qui décèdent sans héritiers directs (je remercie Souad Sim de m'avoir indiqué ce document).

21. APMB, Dossier des *waqfs* des cheikhs Khazen, Monastère de Saydet el Bchara, acte du patriarche Youssef Hobeiche, 24 mars 1830. Voir aussi Van Leeuwen, 1992 : 82.

ainsi que leurs biens fonciers. À l'instar d'ailleurs du mariage de Santa et de Bchara lui-même, un mariage endogamique et en l'occurrence entre cousins parallèles patrilinéaires avec une différence de génération (Bchara étant le cousin germain paternel du père de Santa), qui devait servir à sauvegarder les biens de la famille et à maintenir son pouvoir économique. Car, on l'a vu, le frère unique de Santa était décédé en bas âge et Bchara était lui-même fils unique. Étroitement lié au contexte socio-économique de la montagne, ce type de mariage, qui augmentait la cohésion familiale tout en permettant d'éviter le morcellement de la propriété foncière familiale, était très fréquent chez les chrétiens de la montagne libanaise, comme d'ailleurs dans le monde arabe. Il nécessitait toutefois une dispense (payante) de la part des autorités ecclésiastiques car il était théoriquement prohibé par l'Église : Chaybane mentionne à cet égard le nom de l'évêque maronite qui devait accorder la dispense à Bchara et à Santa, précisant même que le montant de cette dernière fut assez élevé. Il nous fait part également de plusieurs mariages endogamiques, souvent interlinéaires, contractés par les Khazen au cours des XVII^e-XVIII^e siècles, tels que celui de Khattar Abi Qanso Khazen avec la fille de son cousin germain paternel Nemr (Khazen Ch., 1958 : 433-434, 472-474, 443, 481-483, 488-489, 499). Ce dont nous fait part de même, pour le XIX^e siècle, l'enquête menée par Annie Tohmé Tabet auprès des Khazen du village de Shaylé, qui révèle l'importance des mariages de ces derniers avec des membres des branches résidant dans les villages d'Ajaltoun, Qleyat, et Kafardébiane (Tohmé, 1984 : 69-80 et 2001 : 268-293)²².

Si les fondations de Saydet Baqlouche et de Saydet el Bchara eurent lieu dans un souci de protection des conjointes et des sœurs du fondateur, celle de Mar Moussa Ballouné émane pour sa part d'un partage de l'héritage du fondateur entre ses neveux, qui incluait un projet monastique concernant l'un d'entre eux, et plus tard encore, des membres du clergé qui étaient issus de la même branche que ce dernier.

Abdel Salam était resté célibataire. Son souhait de fonder un monastère à l'emplacement même de sa demeure, à Ballouné, provenait sans doute d'une ferveur religieuse, qui nous est suggérée par sa transcription d'un synaxaire maronite en *karchouni*²³ et par le fait que durant la maladie précédant son décès, il fut servi par un prêtre (et ce, bien qu'il s'adonnât à l'alcool et au jeu de cartes). Mais il avait également partie liée avec la question de la transmission de ses biens aux fils de ses demi-frères. Il nous révèle à ce propos la

22. L'importance des mariages contractés entre des cousins patrilinéaires issus de différentes branches ou sous-branches remet en réalité en question l'importance du mariage entre cousins parallèles patrilatéraux, celui contracté avec la fille ou le fils du frère du père. Ce mariage dit arabe (ou préférentiel), que reflète d'ailleurs la terminologie arabe de la parenté (l'épouse étant *la fille de l'oncle paternel, bint al amm*), a certes aussi existé, mais dans des proportions qui ont varié selon les lieux et les époques (Chevallier, 1971 : 68-69 ; Cresswell, 1970 : 53 et 1976 ; Tohmé, 1984 : 84-122 et Tohmé-Tabet, 2001). Sur la question controversée du mariage dit arabe, voir Ferchiou, 1992.

23. Arabe écrit en caractères syriaques.

préférence donnée à la famille de l'un d'entre eux, ce qui sera d'ailleurs une source de conflits entre ses neveux durant les premiers temps qui ont suivi la fondation du couvent. Car il avait établi en *waqf* les deux tiers de ses biens au profit de ce monastère qui allait être fondé au lendemain de son décès, par le prêtre Iqlimos, qui était le fils de son demi-frère Hadifé, avant d'être par la suite encore longtemps géré par des prêtres et des évêques Khazen issus de Hadifé. Ce faisant, il devait provoquer l'irritation des fils de ses autres demi-frères, Fakhr et Saqr, qui avaient reçu de lui le tiers restant²⁴, et qui se dressèrent contre leur cousin qui venait d'établir le monastère. Le conflit fut à l'origine du remplacement provisoire d'Iqlimos par le fils de Fakhr, le prêtre Toubiyya. Et ce n'est apparemment qu'à partir de l'année 1796, date de la consécration d'Iqlimos comme évêque, que les tensions s'apaisèrent et que ce dernier, qui prit le nom de Stefan, put diriger le monastère sans interruption jusqu'à son décès, survenu en 1830 (Khazen, 1962 : 133-134 ; Van Leeuwen, 1992 : 188-189 ; Chahwane, 2009 : 107-111).

Gérance, population monastique et investissement familial

À l'exception de Saydet Ayn Chqeyq (durant les premières décennies suivant sa fondation), de Mar Elias Ballouné et sans doute de Mar Antonios Boqaata (à partir du décès de son fondateur)²⁵, qui furent indirectement gérés par les Khazen, tous les autres furent directement gérés au décès de leurs fondateurs (et parfois de leur vivant) par des membres du clergé issus de leur famille, à l'instar de la plupart des gérances des monastères fondés par des familles de petits ou moyens propriétaires (Mohasseb Saliba, 2008 : 57-61).

Les gérances indirectes de Saydet Ayn Chqeyq et de Mar Elias Ballouné, qui furent les deux premiers monastères édifiés par les cheikhs, s'expliqueraient, comme on l'a vu, par la fonction originelle des Khazen. C'est ainsi qu'à Saydet Ayn Chqeyq, dont on ne connaît d'ailleurs pas la date d'édification exacte, la gérance du monastère fut confiée à partir de l'année 1720 aux moines de l'Ordre maronite de Saint-Isaïe, qui quitteront les lieux en 1739, puis aux moines Antonins Arméniens, qui y resteront jusqu'en 1753 (Chahwane, 2009 : 81-85 ; Gémayel, 2014 : 269-270)²⁶.

Mais la gérance indirecte de Mar Elias Ballouné trouve aussi son origine dans le fait que le fondateur avait un fils unique. Ce dernier se maria et fut le père de deux garçons dont l'un était resté célibataire sans pour autant entrer

24. APMB, 2^e tiroir du patriarche Youssef Stéfan, doc. 217, 6 juillet 1790 ; Chahwane, 2009 : 106-108 ; Khazen Ch., 1958 : 476.

25. Les sources disponibles ne m'ont pas permis de connaître les gérants qui ont succédé à l'évêque.

26. À partir de cette date, le monastère sera définitivement désaffecté. Les droits de gérance sur le monastère et ses biens continueront alors à revenir à l'ensemble de la lignée Abi Qansaw, qui était celle des fondateurs. Et lorsque le monastère de Saydet Baqlouche fut édifié, en 1784, Saydet Ayn Chqeyq et ses biens lui furent rattachés, étant donné que le nouveau monastère avait été bâti à l'initiative du neveu de ses fondateurs (Chahwane, 2009 : 81-85 ; Gémayel, 2014 : 269-270).

en religion, et l'autre, Chaybane lui-même (le chroniqueur de la famille) fut à son tour le père de cinq garçons. Bien apparemment, aucun de ces derniers n'intégra le monastère : furent-ils influencés par l'attitude de leur père, plutôt récalcitrante vis-à-vis de l'institution monastique ? (Khazen Ch., 1958 : 450-451). Toujours est-il qu'en 1736, le monastère était dirigé par Aghnatios Chrabiyyé, un évêque issu de l'Ordre libanais de Saint-Antoine, et qu'au cours des années 1762-1768, il servait de lieu de résidence à l'évêque Abdallah Nastir. L'on sait encore qu'en 1809, ses deux communautés étaient dirigées par le prêtre Germanos, originaire du village de Chnaniir, et par la moniale Frosina, de Dlehta²⁷.

Quant à la gérance directe de tous les autres monastères, fondés à partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle, elle traduit dans une certaine mesure l'investissement du haut clergé maronite par les Khazen, qui accompagnait lui-même la perte progressive de leur pouvoir politique et économique à partir de cette époque (Chevallier, 1971 : 97-105, 202-204 ; Van Leeuwen, 1991 : 608-614 et 1992 : 79-82). Une observation plus ciblée de la transmission de la fonction de gérance nous montre à cet égard que ces gérants étaient soit des descendants du fondateur ou un de ses frères, soit des membres de la lignée à laquelle appartient ce fondateur, donc d'une famille plus élargie. Dans le premier cas, cette fonction se transmet des supérieurs ou supérieures à leurs neveux ou nièces. Ainsi au décès de l'évêque Stefan à Mar Moussa Ballouné, c'est son neveu le prêtre puis évêque Iqlimos qui gère le monastère, avant de laisser la place à son neveu le prêtre Youssef Saqr Khazen puis au neveu de ce dernier, l'évêque Stéfán Khazen (1877-1954). Ailleurs, à Saydet el Bzaz la direction du couvent reviendra d'abord et pendant longtemps (de 1764 à 1796 au moins) à Mariam, la fille aînée du fondateur, puis à sa sœur Moubaraka, qui sera suivie de leur nièce Kalima, puis de leur petit-neveu le prêtre Gebrayel Khazen (début XIX^e siècle-1855)²⁸.

Dans le deuxième cas, celui en réalité où le fondateur décède sans héritiers, cette fonction passe surtout des cousins à d'autres cousins ou petits-cousins qui peuvent être plus ou moins éloignés, puisqu'issus de plusieurs sous-branches familiales. À Saydet Baqlouche, le fait que la gérance pouvait revenir à des membres issus de l'ensemble de la lignée Abi Qansaw²⁹, étant donné que Milane était fils unique et que par conséquent les enfants de ses cinq oncles étaient concernés par cette gérance (document 6), devait être entre autres à l'origine d'un long conflit entre deux membres du clergé issus de cette même lignée à propos de la direction du monastère : le prêtre puis évêque Antoun Khazen, et son cousin le prêtre Stéfán Khazen, qui était le neveu du premier gérant

27. APMB, 3^e tiroir du patriarche Hélou, doc. A 3 bis, 15 nov. 1809, f. 8 ; Chahwane, 2009 : 76-78.

28. ACML, manuscrit n°18, f. 21-27, 30-31, 34-40 ; Van Leeuwen, 1992 : 135-138 ; Chahwane, 2009 : 95-97.

29. APMB, Monastère de Saydet Baqlouche, décret du 24 oct. 1818 ; Chahwane, 2009 : 103 ; Gémayel, 2014 : 269-270.

du monastère, le prêtre Youssef Charaf Khazen³⁰. Ce conflit avait d'ailleurs conduit l'évêque à résider, à partir d'un certain moment, dans deux autres monastères jusqu'au décès de son cousin : il réintégra alors Baqlouche où il résida jusqu'en 1858, l'année de son décès. Ce fut alors au tour de son secrétaire le curé Toubia Khazen, issu d'une autre sous-branche familiale (celle de Sakhr, 3^e fils d'Abi Qansaw), de prendre en main la direction du couvent, jusqu'à la fin du XIX^e siècle (Gémayel, 2014 : 261, 265-268 ; Harfouche, 1904 : 754-755 ; Chahwane, 2009 : 102-105, 215)³¹. Entre-temps, les moniales du couvent furent généralement dirigées par des supérieures de la lignée Abi Qansaw (Gémayel, 2014 : 278) et parmi elles la dernière était la nièce de celle qui l'a précédée.

Il en est de même à Saydet el Bchara, où les supérieures, au décès de Ziara Khazen en 1858, étaient des moniales de la famille, issues de branches et de villages divers, parmi lesquelles Marguerita Cecilia avait plusieurs fois dirigé le monastère entre les années 1872 et 1928, en alternance avec une autre moniale de la famille, Mariam Anisa. Quant à la gestion des biens du monastère et à la direction spirituelle des religieuses, elle devait successivement revenir, selon le souhait des fondatrices, à sept prêtres, moines et évêques, issus de plusieurs branches de la famille, et souvent de divers ordres religieux maronites (à l'instar de gérants d'autres monastères familiaux fondés par les Khazen), depuis la fondation du couvent en 1831 jusqu'à aujourd'hui³².

Il nous reste à interroger la présence des Khazen au sein des effectifs. Selon les sources que j'ai pu consulter jusqu'à présent, il s'agit d'une présence féminine. Les moniales Khazen sont au nombre de deux à Saydet el Bzaz en 1809 (descendantes du fondateur), trois à Mar Moussa Ballouné en 1818 et cinq à Saydet Baqlouche en 1905 (lignée Abi Qansaw surtout). Mais ces monastères abritaient également nombre de moniales et, dans certains cas aussi, de moines, issus d'autres familles : Saydet el Bzaz comptait quatre moniales étrangères à la famille en 1779, deux en 1809 et neuf entre les années 1837-1855, tandis que Saydet Baqlouche en comptait six en 1905. Ces moniales étaient par ailleurs assez nombreuses à Saydet el Bchara et actuellement, les dix-sept moniales du couvent sont toutes issues d'autres familles³³. On sait encore qu'en 1736, Mar Elias abritait deux moines et trois moniales,

30. Ayant achevé l'édification du monastère en 1784, Youssef avait été désigné par le Milane, dont il était le fils du cousin germain paternel (APMB, copie du testament du cheikh).

31. Voir aussi document 6.

32. APMB, Monastère de Saydet el Bchara, copie d'un acte de Ziara Khazen et acte du patriarche Youssef Hobeiche, 24 mars 1830 ; Archives du monastère de Saydet el Bchara, Registre des noms des supérieures et des moniales ; Khazen, 1962 : 134-139, 190, 197-198 ; Chahwane, 2009 : 86-87, 109-118 ; entretien avec Mère Marie-Angélique Daoud, juin 2017. L'évêque Toubia était issu de l'Ordre libanais de Saint-Antoine, tandis que le prêtre Iqlimos était issu de l'Ordre libanais maronite et avait d'ailleurs dédié le couvent qu'il avait établi à Mar Moussa (saint Moïse), en souvenir d'un monastère dédié à ce même saint et qui relevait de cet ordre et où il avait intégré la vie monastique (Khazen, 1962 : 133, 137).

33. ASCPE, S.C. Maroniti, vol. 1, f. 430v, juillet 1779 et vol. 16, f. 312r, liste des monastères abritant moines et moniales, s.d., avant 1818 ; APMB, 3^e tiroir du patriarche Hérou, doc. A 3 bis, 15 nov. 1809 ; ACML, manuscrit no 18, f. 45v-46r ; Archives de Saydet el Bchara, Registre des

tous étrangers à la famille, et en 1809, sept moines et quatorze moniales, originaires de villages divers³⁴. C'est sans compter les quelques moines issus de l'ordre maronite des Moines de Saint-Isaïe puis de l'ordre des Antonins Arméniens, qui ont résidé à Saydet Ayn Chqeyq ainsi que des moines et des moniales qui résidaient à Mar Antonios Boqaata³⁵.

*

* *

Les fondations monastiques des cheikhs Khazen participent de ce mouvement général affectant l'ensemble de la montagne libanaise à cette époque : celui de l'expansion de ses nombreux monastères. N'étant pas anodin – la loi musulmane interdisant l'édification de lieux de culte chrétiens – ce phénomène fut toutefois possible car l'application de cette loi était plus souple dans la montagne, à cause du relief escarpé de la région, de son relatif isolement géographique, mais aussi à cause de la présence de gouverneurs locaux qui, pour maintes raisons – notamment économiques –, ont favorisé ce développement (Mohasseb Saliba, 2016 : 129-163). Il faut à cet égard évoquer l'institution juridique du *waqf*, celle relative aux fondations pieuses charitables et familiales du monde musulman et qui fut de même adoptée par les chrétiens, qui permit à ces fondations monastiques de perdurer et à ces familles de les gérer pendant longtemps, directement ou indirectement (Mohasseb Saliba, 2016). Des décrets juridiques relatifs à ces monastères et à leurs biens fonciers, émis au lendemain du concile de 1818, consacrent d'ailleurs leur nature *waqf*, tout en accordant des droits de gérance aux familles qui en étaient fondatrices (Mohasseb Saliba, 2008 : 109-111, 188-190 et 2016 : 143 ; Chahwane, 2009 : 109).

Les biens *waqfs* étant théoriquement inaliénables, ces établissements étaient ainsi à l'abri du partage successoral mais aussi des confiscations par les gouverneurs. Ces monastères devaient par conséquent et dans une certaine mesure, protéger à long terme ces biens fonciers de même que des membres de ces familles. L'institution aurait-elle de plus permis à certains fondateurs de payer moins d'impôts ? Car l'on sait que les biens *waqfs* payaient moins d'impôt que ceux de propriété privée. La question mérite de plus amples recherches qui devraient d'ailleurs inclure les nombreuses églises de la famille, bâties pour abriter leurs tombes, honorer leur mémoire et celles de leurs pères, et qui furent elles aussi assorties de biens fonciers.

Toujours est-il que la dotation de quelques-uns parmi ces monastères de biens fonciers importants, et ce, dès leur fondation, traduit bien ces liens entre une famille et un monastère, à l'instar de la transformation de certaines de

noms des supérieures et des moniales ; Chahwane, 2009 : 75-80, 95-97 ; Gemayel, 2014 : 274-275, 281-327 ; Khazen, 1990 : 79.

34. APMB, 3^e tiroir du pat. Hélou, doc. A 3 bis, 15 nov. 1809, f. 8. ; Chahwane, 2009 : 77.

35. Dans le cadre de la réforme des monastères doubles, le concile de 1818 attribua le monastère aux moines (APMB, 2^e tiroir du patriarche Youhanna Hélou, doc. n° 353, 17 avril 1818).

leurs demeures en monastères. On peut d'ailleurs s'interroger sur l'incidence de l'existence de ces biens sur le devenir de l'institution, sa durée de vie, sa vigueur et son rayonnement et surtout sur l'importance de l'ingérence des membres laïcs de la famille dans la vie du monastère. Car, on l'a vu, l'histoire de ces fondations est en lien étroit avec l'histoire de la famille elle-même, sa démographie et l'évolution de son taux de masculinité. Elle nous révèle l'incidence de la démographie masculine sur la fondation d'un monastère. C'est aussi une histoire en lien avec celle des mariages de la famille et de la vocation religieuse de ses membres (qu'il reste à étudier) : elle représente ainsi un espace où convergent à la fois les questions de mariage, de vocation monastique, et de transmission des biens³⁶.

L'histoire de ces monastères oscille entre famille restreinte et famille élargie. Émanant, certes, de branches familiales particulières, ces fondations furent toutefois, par le biais de leurs gérances et de leurs effectifs, un espace de rencontre interfamiliale, contribuant ainsi (et malgré les dissensions qui ont pu exister aussi) à tisser en permanence des liens entre les différentes branches et sous-branches de la famille, à maintenir cette cohésion au sein de la famille élargie, au même titre que les mariages endogamiques, nombreux, on l'a vu. Encore, ces monastères furent des lieux de rencontre entre les Khazen et d'autres familles, de rang social moins élevé. Ils se distinguent ainsi des alliances matrimoniales contractées par eux, qui devaient former un espace plus cloisonné socialement (avec la primauté des mariages endogamiques et les limites imposées à leurs mariages exogamiques, les seules alliances permises étaient celles contractées avec des familles de même rang social que le leur) (Chevallier, 1971 : 70 ; Gémayel, 2014 : 269, 289 ; Tohmé-Tabet, 2001 : 278-293). La présence de moines et moniales étrangers à la famille qui marque l'aspect charitable de ces fondations, nous renvoie d'ailleurs à la vie économique, culturelle et religieuse de ces monastères, que nous n'avons pas abordée.

Sur le plan plus particulier du monachisme maronite et de son évolution, ces fondations qui ont souvent eu une durée de vie assez longue (à l'exception de Saydet Ayn Chqeyq et sans doute encore de Mar Antonios Boqaata) et qui s'inscrivent autant dans la tradition que dans la réforme, ont en particulier, à partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle, contribué au développement d'un monachisme maronite et même oriental, proprement féminin, mouvement qui devait se poursuivre au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle avec la fondation de quelques monastères féminins relevant de l'Ordre libanais maronite, puis de ceux de l'ordre féminin de la Sainte Famille maronite. Dans ce caractère féminin et féminin-double réside d'ailleurs la différence entre certains de ces monastères et ceux des petits propriétaires qui étaient

36. Sur la vocation monastique des moniales en Syrie, voir Poujeau, 2014 ; sur certaines vocations forcées de filles Khazen à Baqlouche, voir Gémayel, 2014 : 280-287, 292, 320, 322. Pour une réflexion autour de la question de la vocation religieuse en Europe, voir Antoine Rouillet, introduction à la 2^e séance du colloque « L'Église des laïcs. Attentes et objectifs de l'investissement dans le sacré », Casa de Velasquez, Madrid 4-6 juillet 2016.

destinés à l'origine aux moines et aux moniales de leur famille comme à d'autres familles, et qui, de plus, avec leurs longues gérances patrilinéaires, ont représenté pour eux des entreprises familiales qui furent à l'origine d'un certain pouvoir politique et social (Mohasseb Saliba, 2008 : 117-142 et 2012 : 91-97). À cet égard, on peut dire que les monastères des Khazen ne leur ont certes pas conféré un pouvoir politique, puisqu'ils détenaient déjà ce dernier par ailleurs, mais qu'ils leur ont toutefois permis, dans une certaine mesure, de le sauvegarder, à une époque où il tendait à se dégrader.

Sabine Mohasseb SALIBA
Centre d'études en sciences sociales du religieux (CéSor)
 sabine.saliba@wanadoo.fr

Sources manuscrites

- ARCHIVES du patriarcat maronite, Bkerké, Liban, dossier des *waqfs* des cheikhs Khazen, Monastère de Saydet Baqlouche, Monastère de Saydet el Bchara ; *Tiroirs des patriarches*, tiroir du patriarche Stéfan Douayhi, 2^e tiroir du patriarche Youssef Stéfan, 3^e tiroir du patriarche Youhanna Hélou.
- ARCHIVES de la Congrégation des Missionnaires libanais, Jounié, Liban, manuscrit n° 18, *Târikh waqf Sayyidat al-Bzâz*.
- ARCHIVES du monastère Saydet el Bchara, registre des noms des supérieures et des moniales.
- ARCHIVES de la *Sacra Congregatio de Propaganda Fide*, Rome, *Scrittura Riferite nei Congressi, Maroniti*, vol. 1.

Sources publiées

- CHIDIAQ Tannous, 1970 [rééd. de 1859], *Kitâb akhbâr al-a'yân fi jabal Lubnân*, Boustani F. (éd.), Beyrouth, Publications de l'Université libanaise.
- DOUAYHI Stefan, 1951, *Târikh al-azminat*, 1095-1699, Beyrouth, Imprimerie catholique, Édition F. Tawtel.
- GÉMAYEL Nasser, 2009, *Qawânîn Rabbâniyya*, Beyrouth, s.n. (sans lieu d'édition³⁷).
- GÉMAYEL Maroun Nasser (Mgr), 2014, *Wathâiq Rabbâniyya 2, Rahbanat Qalb Yasû ' wa mu'assisatuhâ ar-râhibat Hindîyya 'Ujaymî, Dayr Sayyidat Baqlush wa-Râhibâtuhu, Dayr Sayyidat Shuwayyâ*, Beyrouth, s. l.
- ZGHEIB Gergés, sans date, *Târikh 'awd al-nasârâ ila jurûd Kisrân*, annoté et publié par B. Qaraalli, Le Caire, Matbaat mouqtataf al-mouqattam.
- KHAZEN Chaybane, 1958, "Târikh Shaybân al Khâzen", Massaad B. et Khazen N. W. (éds.), *al-Usûl al-târikhiyyat, majmû'at wathâiq tunshar li'l-marrat al-ûlat*, 3^e vol., p. 334-538.
- HATTOUNI Mansour, 1997 [1884], *Nabdhâ târikhiyyat fi al-muqâta'at al-kisrânîyyat*, Kaslik, Dar Nazir Abboud.

37. Pratique courante au Liban.

Bibliographie

- ABU-HUSAYN Abdul-Rahim, 1985, *Provincial Leaderships in Syria, 1575-1650*, Beyrouth, Publications de l'Université américaine de Beyrouth.
- AÇAF Sophia, 2008, “‘Abdallâ Qarâ‘alî wa-l tanzîm al-rahbânî al-nisâ‘î”, *Awrâq Rubbâniyya*, p. 177-212.
- AOUD Ibrahim, 1998 [reproduction de l'éd. de 1933], *Le droit privé des Maronites au temps des Émirs Chéhab (1697-1841)*, Paris, Librairie orientaliste Paul Geuthner.
- AUBIN-BOLTANSKI Emma, 2010, « Fondation d'un centre de pèlerinage au Liban. Notre-Dame de Béchouate », *Archives de sciences sociales des religions*, 151, p. 149-168.
- BAABDATI Amanayel, 1999 [rééd. de 1896], *Târîkh al-rahbâniyya al-antûniyya al-mârûniyya*, Beyrouth, Publications de l'Ordre antonin maronite.
- BLAYBEL Louis, 1924-1925, *Târîkh al-rahbâniyyat al-lubnâniyyat al-mârûniyyat*, Le Caire, 2 vols.
- CHAHWANE Alain, 2009, *Mashâyikh âl al-Khâzin, Kanâis wa adyâr wa awqâf*, Jounié, Imprimerie Kreim.
- CHARAF Jean, 1996, *al-'Idîyûlujiyyat al-mujtama'îyyat. Madkhal ilâ târîkh Lubnân al-ijtimâ'î*, Beyrouth, Publications de l'Université libanaise.
- CHEVALLIER Dominique, 1971, *La société du Mont-Liban à l'époque de la Révolution industrielle en Europe*, Paris, Librairie orientaliste Paul Geuthner.
- CRESSWELL Robert, 1970, « Parenté et propriété foncière dans la montagne libanaise », *Études rurales*, 40, p. 7-71.
- CRESSWELL Robert, 1976, “Lineage endogamy among maronite mountaineers”, Peristiany J. G. (ed.), *Mediterranean Family Structures*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 101-114.
- DAVRIL Anselme et PALAZZO Éric, 2000, *La vie des moines au temps des grandes abbayes, x^e-xiii^e siècles*, Paris, Hachette Littératures.
- DEGUILHEM Randi, 1995, « Approche méthodologique d'un fonds de *waqf*. Deux registres de charia du xix^e siècle à Damas », in Deguilhem R. (éd.), *Le waqf dans l'espace islamique, outil de pouvoir socio-politique*, Damas, Institut français de Damas, p. 45-70.
- DEROCHE Vincent, 1996, *Entre Rome et l'Islam, les chrétientés d'Orient, 610-1054*, Paris, Édition Sédès.
- EDDE Anne Marie, MICHEAU Françoise et PICARD Christophe, 1997, *Communautés chrétiennes en pays d'Islam du début du vii^e siècle au milieu du xi^e siècle*, Paris, Édition Sédès.
- FAHD Boutros, 1964-1974, *Târîkh al-rahbâniyyat al-lubnâniyyat bi-fir'ayha al-halabî wa'l-lubnânî*, 11 vol., Jounié, Imprimerie moderne Kreim.
- FARRA HADDAD Nour, 2010, « Figures et lieux de sainteté partagés au Liban », Boisset L. et Homsy Gottwalles G. (eds.), *Figures et lieux de la sainteté en christianisme et en islam*, Beyrouth, Presses de l'Université Saint-Joseph, p. 163-191.
- FERCHIOU Sophie, 1992, « Structures de parenté et d'alliance d'une société arabe : les *aylas* de Tunis », Ferchiou S. (éd.), *Hasab wa nasab*. Parenté, alliance et patrimoine en Tunisie, Paris, CNRS, p. 137-167.

- FLORJA Boris N., 1996, « Les monastères placés sous le patronage des laïcs en Pologne médiévale et en Russie », Lemaître J. L., Dimitriev M. et Gonneau P. (éds.), *Moines et monastères dans les sociétés de rite grec et latin*, Genève, Droz, p. 419-433.
- FRENKEL Miriam, 2016, “From now on it is Heqdesh: Jewish Pious Foundations in the Medieval Lands of Islam”, Mohasseb Saliba S. (éd.), *Les fondations pieuses waqfs chez les chrétiens et les juifs. Du Moyen Âge à nos jours*, Paris, Geuthner, p. 85-99.
- GOUDARD Joseph, s.j., 1993 [rééd. de 1908], *La Sainte Vierge au Liban*, Beyrouth, Dar el-Machreq.
- HARFOUCHE Ibrahim, 1904, “Dayr Mâr Sarkîs wa-Bâkhus”, *al-Mashriq*, p. 67-73, 347-357, 753-757.
- HEYBERGER Bernard, 1994, *Les Chrétiens du Proche-Orient au temps de la Réforme catholique*, Rome, École française de Rome.
- HEYBERGER Bernard, 2001, *Hindiyya. Mystique et criminelle (1720-1798)*, Paris, Aubier.
- HOBEICHE Khalil, 1978, *Âl Hubaysh fî al-târikh*, s.l.
- KHALIFÉ Issam, 2004, *Nawâhî Lubnân fî al-qarn al-sâdis ashar. al-Taqsîmât al-idâriyyat, al-dîmûgrâfiyyat, al-adyân wa'l-madhâhib*, Beyrouth, s. l.
- KHAZEN Chahine, 1902, “Awqâf al-‘â’ila al-Khâziniyyat ‘alâ dhâtihâ”, *al-Mashriq*, 5, p. 115-122.
- KHAZEN Philippe, 1962, *Kitâb al-ansâb*, Jounié, Imprimerie des Missionnaires libanais.
- KHAZEN Philippe, 1990, “Râhibât dayr Sayyidat al Bchâra”, *al-Manara*, p. 76-79.
- KHAZEN Philippe Qaadane, 1958, “Nabdha fî al-usra al-khâziniyyat”, Massaad B. et Khazen N. W. (éds.), *al-Usûl al-târikhiyyat, majmû‘at wathâiq tunshar li’l-marrat al-ûlat*, 3^e vol., p. 309-329.
- Les religieuses dans le cloître et dans le monde*, 1994, Actes du 2^e colloque international du Centre européen de recherches sur les congrégations et ordres religieux (C.E.R.C.O.R.), Publications de l’Université de Saint-Étienne.
- MOHASSEB SALIBA Sabine, 2005-2006, « Les monastères maronites familiaux des XVII^e-XIX^e siècles », *Tempora*, 16-17, p. 245-260.
- MOHASSEB SALIBA Sabine, 2008, *Les monastères maronites doubles du Liban. Entre Rome et l’Empire ottoman*. Paris, Geuthner et Kaslik, Presses de l’Université Saint-Esprit.
- MOHASSEB SALIBA Sabine, 2010, « La copie des manuscrits dans les monastères maronites de la montagne libanaise (XVII^e-XIX^e siècles) », *Mabillon*, p. 231-253.
- MOHASSEB SALIBA Sabine, 2012, « Les monastères maronites doubles des XVII^e-XIX^e siècles : histoire d’un essor problématique », *Chronos*, 25, p. 77-110.
- MOHASSEB SALIBA Sabine, 2015, « Nouvelles Églises, nouvelles interactions : le Liban des premiers ordres religieux orientaux (XVIII^e siècle) », Excoffon S., Hurel D.O. et Peters-Custot A. (éds.), *Interactions, emprunts, confrontations chez les religieux (Antiquité tardive-fin du XIX^e siècle)*, Saint-Etienne, Publication de l’Université de Saint-Étienne, p. 405-420.
- MOHASSEB SALIBA Sabine, 2016, « De l’importance des biens monastiques waqfs chez les maronites de la montagne libanaise, XVII^e-XIX^e siècles », Mohasseb Saliba S. (éd.), *Les fondations pieuses waqfs chez les chrétiens et les juifs. Du Moyen Âge à nos jours*, Paris, Geuthner, p. 129-163.
- MOHASSEB SALIBA Sabine, 2013-2017, « Entre tradition et réforme : le monastère de Mar Elias Ghazir, XVII^e-XIX^e siècle », *Tempora*, 22, p. 127-152.

- POUJEAU Anna, 2014, *Des monastères en partage. Sainteté et pouvoir chez les chrétiens de Syrie*, Nanterre, Société d'ethnologie.
- RISTELHUEBER René, 1918, *Traditions française au Liban*, Paris, Librairie Félix Alcan.
- SCAPOV Jaroslav N., 1996, « Les monastères en Europe orientale du XI^e au XIII^e siècle », Lemaître J.-L., Dimitriev M. et Gonneau p. (éds.), *Moines et monastères dans les sociétés de rite grec et latin*, Genève, Droz, p. 37-48.
- TOHME Annie, 1984, *Structure et fonction de la famille maronite au XIX^e siècle*, mémoire de Maîtrise, Beyrouth, Université Saint-Joseph.
- TOHME-TABET Annie, 2001, « Choix du conjoint et réseaux d'alliances matrimoniales chez les maronites du Mont Liban de 1830 à 1914. Étude de trois cas », Chartouni Ch. (éd.), *Histoire sociétés et pouvoir aux Proche et Moyen Orient*, Paris, Geuthner, t. 1, p. 268-271.
- VAN LEEUWEN Richard, 1991, « Monastic Estates and Agricultural Transformation in Mount Lebanon in the 18th Century », *International Journal of Middle East Studies*, 23, p. 601-617.
- VAN LEEUWEN Richard, 1992, *Notables and clergy in Mount Lebanon: the Khazen Sheiks and the Maronite church 1736-1840*, Amsterdam, University of Amsterdam, Institute for Near Eastern and Islamic Studies.

Grands notables et fondations monastiques familiales (Liban, XVII^e-XIX^e siècles)

S'inscrivant autant dans la tradition maronite que dans la réforme catholique tridentine, les fondations monastiques familiales édifiées au cours des XVIII^e-XIX^e siècles par les cheikhs Khazen, gouverneurs et fermiers de l'impôt de la région Kesrouan (centre de la montagne libanaise), émanent certes d'une ferveur religieuse, mais aussi de leur souhait de garantir une sécurité à des membres de leurs familles, surtout à leurs femmes et à leurs filles. Elles ont ainsi contribué à promouvoir un monachisme maronite proprement féminin, comme elles furent une solution à la transmission des biens d'un fondateur décédé sans héritier mâle direct, révélant à cet égard leur souci de protéger leurs conjoints et leurs biens, notamment des réclamations des gouverneurs de la montagne, et à long terme, les membres de leur famille qui allaient intégrer le clergé.

Mots-clés : Liban, fondations, monastères, familles, notables, waqfs.

Great Notables and Family Monastic Foundations (Lebanon, 17th-19th centuries)

In the Maronite tradition as well as in the Tridentine Catholic reform, the family monastic foundations erected during the eighteenth-nineteenth centuries by the Sheikhs Khazen, governors and tax-farmers of the Kesrouan (center of Lebanese mountain) emanate from religious fervor, but also their desire to provide security for members of their families, especially their wives and daughters. They have thus helped to promote Maronite monasticism properly

feminine, as they were a solution to the transfer of the property of a deceased founder without a direct male heir, revealing in this respect their concern to protect their spouses and their property (among other claims of the governors of the mountain) and in the long term, the members of their family who were going to join the clergy.

Keywords: Lebanon, foundations, monasteries, families, notables, waqfs.

Grandes fundaciones notables y monásticas familiares (Líbano, siglos XVII-XIX)

Inscribiendo tanto en la tradición maronita como en la reforma católica tridentina, las fundaciones monásticas familiares construidas durante los siglos XVIII y XIX por los jeques Khazen, gobernadores y recaudadores de impuestos de la región de Kesrouan (centro de la montaña libanesa), ciertamente emanan del fervor religioso, pero también de su deseo de garantizar la seguridad a los miembros de sus familias, especialmente a sus esposas e hijas. Han ayudado a promover el monaquismo maronita propiamente femenino, ya que fueron una solución para la transferencia de la propiedad de un fundador fallecido sin un heredero varón directo, revelando a este respecto su preocupación por proteger a sus cónyuges y sus bienes (entre otros reclamos) de los gobernadores de la montaña) y, a largo plazo, los miembros de su familia que iban a unirse al clero.

Palabras clave: Líbano, fundaciones, monasterios, familias, notables, waqfs.

a. The Khāzin sheiks

VI Darghām (P. Yusuf; d.1742)

Milān (d. 1781)

b. The Shihāb emirs

(Source: Chebli 1955)